Année 1887. — N° 66 | Le Numéro (15 Pages de texte) : 15 cent. | Jeudi 18 Août 1887.

LA VIE POPULAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
Le JEUDI et le DIMANCHE
Elle est mise en vente tous les Mercredis *et* Samedis

DIRECTION :
18, rue d'Enghien, 18
PARIS

ABONNEMENTS : { Paris et Dépts. 6 m. 9 fr. — 12 m. 16 fr. / Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

SOMMAIRE : — I. Histoire de la semaine : Amour, par Guy de Maupassant. — II. Fleur d'Oranger, nouvelle par Henri Lavedan. — III. Madame Lucrece, roman nouveau, par Arsène Houssaye. — IV. L'Inconnu, roman nouveau, par Paul Hervieu. — V. Frankley, roman, par Henry Gréville. — VI. Candidat, par Jules Claretie. — VII. Anna Karénine, roman traduit du russe, par le Comte Léon Tolstoï.

FLEUR D'ORANGER, PAR HENRI LAVEDAN

(Voir page 211.)

La Vie Populaire commencera prochainement la publication de :

AMIS

PAR

EDMOND HARAUCOURT

Ce roman, si passionnant et si magnifiquement écrit, qui a placé au premier rang des romanciers modernes, un poète déjà signalé à l'admiration des lettrés par un superbe livre de vers : l'*Ame nue*.

Puis viendront :

LES MÉMOIRES D'UN SORCIER

PAR

JOSEPH BALSAMO

Sera de très divertissantes et très dramatiques aventures, où sont étudiés et mis en œuvre les phénomènes si curieux de la suggestion.

L'OPIUM

PAR

PAUL BONNETAIN

LA TERRE

PAR

ÉMILE ZOLA

La *Vie Populaire* publiera, en outre, des romans de MM. Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, Ludovic Halévy, Edmond Haraucourt, Pierre Loti, Sacher Masoch, Guy de Maupassant, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, etc., etc.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

AMOUR

PAR

GUY DE MAUPASSANT

TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR

... Je viens de lire dans un fait divers de journal un drame de passion. Il l'a tuée, puis il s'est tué, donc il l'aimait. Qu'importent Il et Elle? Leur amour seul m'importe; et il ne m'intéresse point parce qu'il m'attendrit ou parce qu'il m'étonne, ou parce qu'il m'émeut ou parce qu'il me fait songer, mais parce qu'il me rappelle un souvenir de ma jeunesse, un étrange souvenir de chasse où m'est apparu l'Amour comme apparaissaient aux premiers chrétiens des croix au milieu du ciel.

Je suis né avec tous les instincts et les sens de l'homme primitif, tempérés par des raisonnements et des émotions de civilisé. J'aime la chasse avec passion; et la bête saignante, le sang sur les plumes, le sang sur mes mains, me crispent le cœur à le faire défaillir.

Cette année-là, vers la fin de l'automne, les froids arrivèrent brusquement, et je fus appelé par un de mes cousins, Karl de Rauville, pour venir avec lui tuer des canards dans les marais, au lever du jour.

Mon cousin, gaillard de quarante ans, roux, très fort et très barbu, gentilhomme de campagne, demi brute aimable, d'un caractère gai, doué de cet esprit gaulois qui rend agréable la médiocrité, habitait une sorte de ferme-château dans une vallée large où coulait une rivière. Des bois couvraient les collines de droite et de gauche, vieux bois seigneuriaux où restaient des arbres magnifiques et où l'on trouvait les plus rares gibiers à plumes de toute cette partie de la France. On y tuait des aigles quelquefois; et les oiseaux de passage, ceux qui presque jamais ne viennent en nos pays trop peuplés, s'arrêtaient presque infailliblement dans ces branchages séculaires comme s'ils eussent connu ou reconnu un petit coin de forêt des anciens temps demeuré là pour leur servir d'abri en leur courte étape nocturne.

Dans la vallée, c'étaient de grands herbages arrosés par des rigoles et séparés par des haies; puis, plus loin, la rivière, canalisée jusque-là, s'épandait en un vaste marais. Ce marais, la plus admirable région de chasse que j'aie jamais vue, était tout le souci de mon cousin qui l'entretenait comme un parc. A travers l'immense peuple de roseaux qui le couvrait, le faisait vivant, bruissant, houleux, on avait tracé d'étroites avenues où les barques plates, conduites et dirigées avec des perches, passaient, muettes, sur l'eau morte, frôlaient les joncs, faisaient fuir les poissons rapides à travers les herbes et plonger les poules sauvages dont la tête noire et pointue disparaissait brusquement.

J'aime l'eau d'une passion désordonnée : la mer, bien que trop grande, trop remuante, impossible à posséder, les rivières si jolies mais qui passent, qui fuient, qui s'en vont, et les marais surtout où palpite toute l'existence inconnue des bêtes aquatiques. Le marais c'est un monde entier sur la terre, monde différent, qui a sa vie propre, ses habitants sédentaires, et ses voyageurs de passage, ses voix, ses bruits et son mystère surtout. Rien n'est plus troublant, plus inquiétant, plus effrayant, parfois, qu'un marécage. Pourquoi cette peur qui plane sur ces plaines basses couvertes d'eau? Sont-ce les vagues rumeurs des roseaux, les étranges feux follets, le silence profond qui les enveloppe dans les nuits calmes, ou bien les brumes bizarres, qui traînent sur les joncs comme des robes de mortes, ou bien encore l'imperceptible clapotement, si léger, si doux, et plus terrifiant parfois que le canon des hommes ou que le tonnerre du ciel, qui fait ressembler les marais à des pays de rêve, à des pays redoutables cachant un secret inconnaissable et dangereux.

Non. Autre chose s'en dégage, un autre mystère, plus profond, plus grave, flotte dans les brouillards épais, le mystère même de la création peut-être! Car n'est-ce pas dans l'eau stagnante et fangeuse, dans la lourde humidité des terres mouillées sous la chaleur du soleil, que remua, que vibra, que s'ouvrit au jour le premier germe de vie?

J'arrivai le soir chez mon cousin. Il gelait à fendre les pierres.

Pendant le dîner dans la grande salle dont les buffets, les murs, le plafond étaient couverts d'oiseaux empaillés, aux ailes étendues, ou perchés sur des branches accrochées par des clous, éperviers, hérons, hiboux, engoulevents, buses, tiercelets, vautours, faucons, mon cousin pareil lui-même à un étrange animal des pays froids, vêtu d'une jaquette en peau de phoque, me racontait les dispositions qu'il avait prises pour cette nuit même.

Nous devions partir à trois heures et demie du matin, afin d'arriver vers quatre heures et demie au point choisi pour notre affût. On avait construit à cet endroit une hutte avec des morceaux de glace pour nous abriter un peu contre le vent terrible qui précède le jour, ce vent chargé de froid qui déchire la chair comme des scies, la coupe comme des lames, la pique comme des aiguillons empoisonnés, la tord comme des tenailles, et la brûle comme du feu.

Mon cousin se frottait les mains : « Je n'ai jamais vu une gelée pareille, disait-il, nous avions déjà douze degrés sous zéro à six heures du soir. »

J'allai me jeter sur mon lit aussitôt après le repas, et je m'endormis à la lueur d'une grande flamme flambant dans ma cheminée.

A trois heures sonnantes on me réveilla. J'endossai, à mon tour, une peau de mouton et je trouvai mon cousin Karl couvert d'une fourrure d'ours. Après avoir avalé chacun deux tasses de café brûlant suivies de deux verres de fine champagne, nous partîmes accompagnés d'un garde et de nos chiens : Plongeon et Pierrot.

Dès les premiers pas dehors, je me sentis glacé jusqu'aux os. C'était une de ces nuits où la terre semble morte de froid. L'air gelé devient résistant, palpable tant il fait mal; aucun souffle ne l'agite; il est figé, immobile; il mord, traverse, dessèche, tue les arbres, les plantes, les insectes, les petits oiseaux eux-mêmes qui tombent des branches sur le sol dur, et deviennent durs aussi, comme lui, sous l'étreinte du froid.

La lune, à son dernier quartier, toute penchée sur le côté, toute pâle, paraissait défaillante au milieu de l'espace, et si faible qu'elle ne pouvait plus s'en aller, qu'elle restait là-haut, saisie aussi, paralysée par la rigueur du ciel. Elle répandait une lumière sèche et triste sur le monde, cette lueur mourante et blafarde qu'elle nous jette chaque mois, à la fin de sa résurrection.

Nous allions, côte à côte, Karl et moi, le dos courbé, les mains dans nos poches et le fusil sous le bras. Nos chaussures enveloppées de laine afin de pouvoir marcher sans glisser sur la rivière gelée ne faisaient aucun bruit; et je regardais la fumée blanche que faisait l'haleine de nos chiens.

Nous fûmes bientôt au bord du marais, et nous nous engageâmes dans une des allées de roseaux secs qui s'avançait à travers cette forêt basse.

Nos coudes, frôlant les longues feuilles en rubans, laissaient derrière nous un léger bruit; et je me sentis saisi, comme je ne l'avais jamais été, par l'émotion puissante et singulière que font naître en moi les marécages. Il était mort, celui-là, mort de froid, puisque nous marchions dessus, au milieu de son peuple de joncs desséchés.

Tout à coup, au détour d'une des allées, j'aperçus la hutte de glace qu'on avait construite pour nous mettre à l'abri. J'y entrai, et comme nous avions encore près d'une heure à attendre le réveil des oiseaux errants, je me roulai dans ma couverture pour essayer de me réchauffer.

Alors, couché sur le dos, je me mis à regarder la lune déformée, qui avait quatre cornes à travers les parois vaguement transparentes de cette maison polaire.

Mais le froid du marais gelé, le froid de ces murailles, le froid tombé du firmament me pénétra bientôt d'une façon si terrible, que je me mis à tousser.

Mon cousin Karl fut pris d'inquiétude : « Tant pis si nous ne tuons pas grand'chose aujourd'hui, dit-il, je ne veux pas que tu t'enrhumes; nous allons faire du feu. » Et il donna l'ordre au garde de couper des roseaux.

On en fit un tas au milieu de notre hutte défoncée au sommet pour laisser échapper la fumée; et lorsque la flamme rouge monta le long des cloisons claires de cristal, elles se mirent à fondre, doucement, à peine, comme si ces pierres de glace avaient sué. Karl, resté dehors, me cria : « Viens donc voir! » Je sortis et je restai éperdu d'étonnement. Notre cabane, en forme de cône, avait l'air d'un monstrueux diamant au cœur de feu poussé soudain sur l'eau gelée du marais. Et dedans, on voyait deux formes fantastiques, celles de nos chiens qui se chauffaient.

Mais un cri bizarre, un cri perdu, un cri errant, passa sur nos têtes. La lueur de notre foyer réveillait les oiseaux sauvages.

Rien ne m'émeut comme cette première clameur de vie qu'on ne voit point et qui court dans l'air sombre, si vite, si loin, avant qu'apparaisse à l'horizon la première clarté des jours d'hiver. Il me semble à cette heure glaciale de l'aube, que ce cri

fuyant emporté par les plumes d'une bête est un soupir de l'âme du monde!

Karl disait : « Eteignez le feu. Voici l'aurore. »

Le ciel en effet commençait à pâlir, et les bandes de canards traînaient de longues taches rapides, vite effacées, sur le firmament.

Une lueur éclata dans la nuit, Karl venait de tirer; et les deux chiens s'élancèrent.

Alors, de minute en minute, tantôt lui et tantôt moi, nous ajustions vivement dès qu'apparaissait au-dessus des roseaux l'ombre d'une tribu volante. Et Pierrot et Plongeon, essoufflés et joyeux, nous rapportaient des bêtes sanglantes dont l'œil quelquefois nous regardait encore.

Le jour s'était levé, un jour clair et bleu ; le soleil apparaissait au fond de la valiée et nous songions à repartir, quand deux oiseaux, le col droit et les ailes tendues, glissèrent brusquement sur nos têtes. Je tirai. Un d'eux tomba presque à mes pieds. C'était une sarcelle au ventre d'argent. Alors, dans l'espace au-dessus de moi, une voix, une voix d'oiseau cria. Ce fut une plainte courte, répétée, déchirante; et la bête, la petite bête épargnée se mit à tourner dans le bleu du ciel au-dessus de nous en regardant sa compagne morte que je tenais entre mes mains.

Karl, à genoux, le fusil à l'épaule, l'œil ardent, la guettait, attendant qu'elle fût assez proche.

— Tu as tué la femelle, dit-il, le mâle ne s'en ira pas.

Certes, il ne s'en allait point ; il tournait toujours, et pleurait autour de nous. Jamais gémissement de souffrance ne me déchira le cœur comme l'appel désolé, comme le reproche lamentable de ce pauvre animal perdu dans l'espace.

Parfois, il s'enfuyait sous la menace du fusil qui suivait son vol; il semblait prêt à continuer sa route, tout seul à travers le ciel. Mais ne s'y pouvant décider il revenait bientôt pour chercher sa femelle.

— Laisse-la par terre, me dit Karl, il approchera tout à l'heure.

Il approchait, en effet, insouciant du danger, affolé par son amour de bête, pour l'autre bête que j'avais tuée.

Karl tira; ce fut comme si on avait coupé la corde qui tenait suspendu l'oiseau. Je vis une chose noire qui tombait; j'entendis dans les roseaux le bruit d'une chute. Et Pierrot me le rapporta.

Je les mis, froids déjà, dans le même carnier... et je repartis, ce jour-là, pour Paris.

. . . . . .

GUY DE MAUPASSANT.

FLEUR D'ORANGER

par

HENRI LAVEDAN

Mme Serval arriva la première au rendez-vous.

Encore essoufflée, elle se laissa tomber sur un fauteuil boiteux, et tenant dans sa bouche la grande épingle à tête de jais, ôta sa voilette avec lenteur. Le papier déchiré par plaques, la commode à toile cirée, le lit maussade sous son gigantesque édredon écarlate lui causèrent d'abord une désagréable impression; mais ses regards s'étant tournés vers la cheminée, elle ne put s'empêcher de sourire. Juste au beau milieu, recouverte d'un globe, s'étalait une couronne de fleurs d'oranger, toute jaunie, vraiment piteuse sur son coussin bleu de ciel galonné d'or. Comment se trouvait-elle là, cette guirlande symbolique? A la suite de quels naufrages conjugaux la triste épave était-elle venue s'échouer en cette chambre d'hôtel meublé? Et par un retour d'esprit très naturel, Mme Serval se souvint à l'instant même qu'elle aussi possédait une semblable couronne, sa parure de mariée, actuellement au fond d'un carton à chapeau, sur le haut d'une armoire, dans la chambre de débarras.

Ah! si trois ans plus tôt, le jour où elle avait épousé Serval et qu'elle se pavanait chez Véfour, dans sa robe blanche à traîne, si ce jour-là on lui avait annoncé qu'elle cesserait avant peu d'aimer son mari et qu'elle aurait un... On l'eût bien étonnée. Et pourtant c'était vrai. Elle avait un amant. Un amant! quel mot doux et terrible à la fois, bête et délicieux, adorable et pourtant du dernier ridicule! Enfin, qu'est-ce que vous voulez? il faut bien faire une fin. Le sien s'appelait de son petit nom Gustave, beaucoup plus jeune que Serval dont il était le secrétaire et l'associé. Il avait les cheveux frisés et pariait aux courses. Ses mains étaient blanches; il connaissait toutes les actrices par leurs noms. Elle ne s'était pas encore donnée, mais après une longue et molle résistance, elle avait consenti à lui accorder un entretien — oh! très court — dans l'hôtel qu'il avait indiqué lui-même et où il avait assuré qu'on serait très à son aise. A cette heure elle l'attendait, inquiète et curieuse, hésitante quoique résignée, se rendant compte, malgré tout, que le sort en était jeté, que sa présence en cette chambre était un consentement tacite, irrévocable, une sorte de signature morale à laquelle elle était forcée de faire honneur.

Pour tuer le temps elle inspecta la chambre. Le décor de son premier acte amoureux — y compris les accessoires — manquait décidément de poésie. Les deux serviettes humides perchées sur le pot à l'eau, le seau de toilette en zinc; et le bougeoir vert-de-grisé la mirent de mauvaise humeur. Elle regarda dans tous les tiroirs avec l'espérance d'une découverte bizarre, mais elle ne trouva que trois épingles à cheveux, un tire-boutons et deux cigarettes. Restait le lit. Elle ne voulut point s'en approcher, redoutant un vague dégoût qui la ferait descendre à l'instant même et partir en hâte. Or, à quoi bon? cette alcôve lui réservait peut-être de sérieux dédommagements? Il eût donc été maladroit de les compromettre à l'avance. Une pancarte clouée au mur près de la glace attirait son attention. Elle la lut en entier. Il y était recommandé *aux voyageurs* d'habiter leurs chambres bourgeoisement et de ne pas dérober la lingerie. L'administration de l'hôtel ne répondait nullement des bijoux égarés ou des valeurs soustraites, Mme Serval se sentait envahie par une tristesse et un abattement insurmontables. Elle souleva le rideau pour voir le temps. Il pleuvait avec obstination, et la rue était sillonnée de mornes passants cramponnés au manche de leur parapluie, comme à des mâtures. On ne distinguait que leurs pieds boueux. Soudain, une clef craqua, la porte s'ouvrit, et deux pieds, énormes également boueux, pénétrèrent dans la chambre, en même temps qu'une voix d'homme enrhumé gémissait : « Me voilà! » C'était Gustave. Il ajouta presque aussitôt : « Je suis un peu en retard, mais je n'ai pu trouver de voiture. Je suis... je suis trempé... littéralement! »

Il répéta une seconde fois « littéralement! » tout en retirant ses gants et son pardessus. Puis après avoir posé dans le coin son parapluie grand ouvert, il s'avança vers Mme Serval et l'embrassa au front. Ses moustaches étaient mouillées, elle fit la grimace et vint s'asseoir devant le feu de bois vert qui fumotait sans dégager ni chaleur ni gaieté. Elle ne parlait pas; lui ne savait que dire. Il murmura : Gabrielle! en s'efforçant de donner à sa voix quelque chose de tendre et de très communicatif.

— « Quoi? mon ami. »

— « C'est gentil d'être venu ». Il lui prit la main; elle ne se dégagea pas.

— « Alors, continua-t-il, vous voulez bien m'aimer? »

— « Je veux bien, » répondit-elle avec tranquillité.

— « Oh! que je t'adore! » Et sur cet aveu, s'étant levé brusquement :

— « Ecoute, ma redingote est transpercée... je sens que j'attraperais du mal, je l'enlève. »

Et il parut en manches de chemise avec des boutons de manchettes en or qui figuraient des fleurs de lis.

Timidement, il proposa :

— « Si tu... si vous voulez vous mettre à l'aise... que je ne vous gêne pas? »

— « Non, merci... Tout à l'heure. »

Tout à l'heure! Elle avait bien dit : tout à l'heure; le mot le rendit tellement joyeux qu'il alla donner un tour de clef à la porte. Surprise par le bruit sourd et étouffé de ses pas, la jeune femme se tourna et s'aperçut qu'il n'avait plus ses bottines. Il portait des chaussettes à rayures qui semblaient taillées dans la peau d'un zèbre.

Alors sans avoir conscience, comme un être résolu au suicide qui se jette tête baissée dans la mort, et qui ferme les yeux pour ne pas se voir mourir, Mme Serval, voulant se tromper elle-même et donner à sa faute — en façon d'excuse — les dehors menteurs d'une volonté bien arrêtée, rejeta loin d'elle tout scrupule, toute pudeur, et lentement, de ses propres mains, de ses mains irresponsables, elle commença de se déshabiller.

Gustave la regardait ébahi, au fond un peu choqué. Il eût souhaité quelque résistance — pas trop — pour avoir plaisir à en triompher. Elle était délicieuse ainsi, la mignonne, avec ses épaules nues, blanches comme la chair des roses blanches, et ses jupons courts à plis cassants, pareils à des drapeaux s'enroulant comme sur des hampes autour de ses jambes délicates aux chevilles fuselées. Et l'admirant si provocante, si femme, il eut une idée fine, gaie, qui lui parut heureuse du premier coup. Il alla droit à la cheminée, et soulevant le globe de verre, détacha la couronne d'oranger du coussin de velours où elle était fixée avec des épingles. Il se piqua même un doigt.

Elle le contemplait avec colère, le sourcil déjà froncé, devinant mal ce qu'il voulait faire.

Mais quand elle le vit venir, prêt à lui poser sa guirlande sur la tête, il lui sembla que ce serait un sacrilège, et elle se sentit saisie pour cet oripeau nuptial d'un respect confus, presque inavoué.

Toute frémissante, elle l'arrêta.

— « Qu'est-ce qui vous prend? Vous avez des plaisanteries... »

Lui riait, très fort, et s'enfonçant de plus en plus dans son projet :

— « Laisse donc... Rien qu'une minute, pour voir. Tu seras gentille à croquer. »

Il se rapprochait, disant avec des sous-entendus : « Oh! je ne te la laisserai pas longtemps cette fleur, va, je te l'enlèverai... sois tranquille... «

Maintenant il était tout près d'elle, tenant à deux mains la couronne, très haut, les bras levés en l'air pour qu'elle ne pût pas l'atteindre. Pâle à faire peur, les narines pincées, elle se débattait, bégayant : — » Prenez garde..., prends bien garde... »

Il ricana : « Tant pis, je vais te sacrer. » Et tout à coup se sentant une grande chaleur au visage, l comprit qu'il venait d'être souffleté.

La guirlande était par terre.

Il murmura, tout interloqué, de grosses larmes bêtes plein les yeux : » Oh! Gab ielle... Oh! »

Sans lui répondre, elle remit sa robe, passa